

LIBERTÉ OUVRIÈRE

UN JOURNAL ANARCHO-SYNDICALISTE



À propos de ce journal

Le journal *Liberté Ouvrière* est un projet de diffusion des idées, réflexions et pratiques anarcho-syndicalistes.

Certains textes sont exclusifs (grâce à de généreuses contributions), d'autres sont déjà publiés sur le web. Quelques-uns sont tirés de journaux ou de livres parus il y a quelques décennies déjà, mais rien n'a été écrit il y a plus de 40 ans. Par exemple, deux textes ici sont parus en 1982 dans le Journal *Dissidence*, le seul journal spécifiquement anarcho-syndicaliste de l'histoire du Québec. Les arguments et réflexions qui y sont exprimés sont aujourd'hui toujours d'actualité.

Pour les personnes qui ne connaissent pas beaucoup l'anarcho-syndicalisme, ce sera un bon moyen de découvrir les notions de bases.

Pour les personnes plus militantes, voire même déjà convaincues, ces textes vous feront, on l'espère, découvrir de nouvelles opinions, de nouvelles perspectives qui feront avancer les luttes. Si un projet d'organisation anarcho-syndicaliste au Québec vous anime, entrons en contact pour aller de l'avant ensemble.

Comme l'objectif est de diffuser le plus possible, vous pouvez écrire à journal_liberteouvriere@riseup.net pour avoir des copies gratuites par la poste.

Restez à l'affût des futures activités/parutions en suivant le blogue :

LIBERTEOUVRIERE.COM





Algérie: un féminisme de haute lutte

*George Rivière
Algérie, Juin 2016*

Parce qu'elle a été systématiquement minorée par une histoire faite par et pour les hommes, il a fallu une constance à toute épreuve de la part de femmes pour rendre visible leur présence active, créatrice, originale dans la politique, les luttes sociales, le syndicalisme, les sciences et les arts, jusque dans les diverses mythologies dominées par le pouvoir du mâle.

Les mouvements féministes, ou les luttes que l'on peut définir sous ce terme générique, partout dans le monde, se manifestent avec une vigueur inégalée, en Amérique latine, aux États-Unis, en Europe, en Afrique... Qu'en est-il en Algérie ?

Dans l'histoire douloureuse de l'Algérie ont toujours émergé de grandes figures féminines, celles de la Kahena-Dihya au VIIe siècle, cheffe militaire qui souleva les tribus berbères contre l'invasion des arabes Ommeyyades, de Tin Hinan, reine ardentes des Touaregs, de Lalla Fadhma N'Soumer une des grandes figures de la résistance aux colonisateurs français au XIXe siècle (du nom de cette femme qui en 1857 cassa tous les tabous, conduisit un soulèvement de 7000 hommes contre les troupes françaises). Ce sont les plus connues.

Plus récemment, il y a les combattantes de la guerre de décolonisation qui y ont joué un rôle considérable, les Moudjahidate (combattantes) Hassiba Ben Bouali, Loui-

sette Ighilahriz, Hassiba Ben Bouali, Djamila Bouhired, Djamila Boupacha, Alice Cherki... Âgées maintenant, on voit encore certaines d'entr'elles manifester dans les rues, et soutenir indéfectiblement les revendications du mouvement féministe. On peut même se demander si leur « panthéonisation » n'est pas une façon de signifier qu'elles sont hors norme, renvoyant la masse des femmes à une « normalité » sociale de dépendance.

Leur histoire est une histoire de sang et de courage. Et pourtant...

Et pourtant...

... Et pourtant, elles sont toujours minorées « ... moitié du peuple algérien... oubliée des historiens, des acteurs et des témoins de cette guerre » — dit l'historienne Djamila Amrane en parlant de la guerre de libération nationale — en butte à un patriarcat qui a tout façonné, interprété, essentialisé, dans toutes les sphères sociales, les cantonnant à la périphérie des centres de décision.

Pour celles-ci, qui sont connues, combien de dizaines de milliers de femmes ignorées, infirmières des maquis, paysannes des douars cachant les armes et les combattants, passeuses de message et d'armes, femmes de ménage allant au renseignement? L'universitaire Natalya Vince dans ses recherches note que « la proportion des femmes reconnues sous-estime largement la contribution considérable des femmes rurales » à la lutte. Sur 336 784 anciens combattants reconnus par le ministère des Moudjahidine algérien seules 10 949 femmes sont pensionnées.

Et pourtant ces femmes-là, honorées par des plaques de rues et d'avenues, seront — à l'Indépendance — renvoyées au fourneaux et aucune d'entr'elles n'aura de place déterminante dans les sphères du pouvoir politique de l'Algérie indépendante. Il en va d'ailleurs de même en France, comme l'explique l'historienne Christine Levisse-Touzé, relevant que sur 1 038 « compagnons de la libération », « seuls six sont des femmes ».

Un combat renouvelé

Dans l'été 1984, en catimini, malgré la mobilisation d'associations de femmes, le parlement FLN (parti unique à l'époque) vote le Code la famille, code du statut personnel,

qui — en contradiction avec la constitution qui instaure l'égalité des droits, tout en précisant quand même que l'Islam est religion d'État (article 2 de la Constitution) — se fonde précisément sur la loi islamique (Charia) pour rendre les femmes mineures à vie et dépendantes du bon vouloir des hommes.

Dès lors la revendication de lois civiles et égalitaires, l'abrogation du code de la famille, va devenir un des curseurs de la lutte démocratique avec celle la reconnaissance de la diversité culturelle.

On voit clairement que la lutte des femmes est un mouvement de fond qui traverse les générations, celle de la guerre de libération (Moudjahidate), celle du Code de la famille/code de l'infamie selon le slogan, celle de la jeune



génération qui reprend le flambeau avec de nouveaux outils et de nouveaux contenus se rajoutant aux anciens : affirmation de la diversité des genres, lutte contre les féminicides, éco-féminisme, relations nord-sud.

Le carré féministe qui regroupait plusieurs générations de femmes, dont des moudjahidates, eut ainsi à supporter agressions physiques, insultes, rejet, mais résista toujours en exigeant des lois civiles égalitaires.

En face, en opposition ou en guerre déclarée, de multiples adversaires se sont dressés.

Des anti-féministes inattendus

Le premier adversaire est l'État lui-même, qui a généré et entretenu le Code de la famille, et — sur fond de répression du mouvement social — fait des concessions fondamentales aux islamistes et aux secteurs les plus conservateurs de la société. Il est d'ailleurs significatif que pour les prochaines élections législatives, en juin 2021, la parité qui avait été concédée ait même disparue !

Le second est l'islamisme, pour qui la femme est un être secondaire, essentiellement lié à la reproduction de l'espèce, impur par essence, butin toutefois, et qui utilise tous les moyens, y compris l'assassinat, pour arriver à ses fins : détruire cette âme de la résistance algérienne, l'essence même de son histoire, de sa culture traditionnelle, pour importer des modèles exogènes, wahhabites, et en faire un État islamique.

Le troisième a été ... ou est encore, une gauche pour laquelle ce qui ne s'appelait pas encore féminisme a souvent été considéré comme mineur, marginal, voire diviseur, et en tout cas secondaire par rapport à l'essentiel du mouvement social. Cela peut paraître paradoxal et peu compréhensible si on ne comprend pas le patriarcat comme un modèle structurant, intériorisé. La vision patriarcale a largement traversé le mouvement socialiste, y compris le mouvement libertaire. Le cas de Proudhon est emblématique qui, dans « La pornocratie ou les femmes dans les temps modernes » refuse à celles-ci « toute espèce de droit et d'initiative politique », déclarant que « ...pour la femme, la liberté et le bien-être consistent uniquement dans le mariage, la maternité, les soins domestiques, la fidélité de l'époux, la chasteté. » Position sexistes extrêmes que récuseront certes Marx et Bakounine, sans toutefois en faire un sujet important et en refusant par exemple que

les femmes de la 1er Internationale puissent y avoir une existence spécifique.

Pendant la révolution espagnole de 1936 il est significatif qu'à l'intérieur du mouvement dit républicain (POUM, PSUC) les organisations féminines n'aient eu qu'un rôle de soutien et qu'au sein même du mouvement libertaire, théoriquement égalitariste, les militantes aient de telles difficultés à s'imposer, à s'exprimer dans les congrès, qu'elles se constituèrent en mouvement spécifique : les « Mujeres libres ».



En Algérie, dans « le camp démocrate », pendant le gigantesque mouvement de contestation sociale qui pendant deux ans a occupé la rue chaque vendredi, l'affirmation d'un mouvement féministe spécifique, identifié sous le nom de « carré féministe », nourrissant le mouvement de ses revendications égalitaires, a suscité bien des remous et bien des critiques. Reprenant la vieille antienne des lendemains qui chantent, les « ce n'est pas le moment », « cela divise le mouvement », il participa à désincarner le mouvement, à diluer son contenu concret dans un déagisme généralisé. Mais comment pourrait-on s'identifier à un mouvement s'il n'est pas porteur d'un projet de société et

qu'il ne nous reconnaît pas ? Comment éclairer ce projet s'il n'est pas basé sur l'expression claire des revendications des opprimé.e.s, et comment pourrait-il être porté sinon par les opprimé.e.s eux/elles même ? N'est-ce pas ainsi que la classe ouvrière a dû s'imposer dans sa spécificité face à la démocratie bourgeoise ? Que les colonisés, une fois l'illusion assimilationniste dévoilée, ont pu conquérir leur indépendance ? Il suffit de relire Aimé Césaire. Ou Frantz Fanon. « Il n'est pas de sauveur suprême / Sauvons nous nous-même... »

Et pourquoi en serait-il différents pour les féministes ?

Le féminisme fait peur... ou réjouit

Oui, et pourquoi? Parce que le système patriarcal y trouve un danger de mort et la théorie révolutionnaire qui lie théorie et pratique, individu et collectif un accomplissement. Car il établit une horizontalité, une transversalité, en traquant les mécanismes de domination dans les racines même de la vie quotidienne, la famille, le couple, l'éducation, la sexualité, le langage, le productivisme conquérant et sans limite. Il renverse la pyramide des pouvoirs, et refuse la séparation du privé et du collectif.

Parce que, combattant tous les mécanismes de domination, il est parvenu à une remise en question de toute

la société. Dans son numéro de février 2021 la revue « Chroniques noir et rouge » fait ce constat « ...c'est grâce au féminisme général que les anarchistes ont retrouvé leur propre histoire oubliée ».

Comme le dit Ferial Lalami dans la revue Recherches féministes : « ...il ne s'agit pas de chercher à gagner davantage de place dans le monde des hommes mais de se projeter dans l'invention d'une autre société. »

C'est à la confluence de la revendication égalitaire, du collectif réinventé, de l'anti-capitalisme, de l'écologie et du refus de toute forme de domination, que se situe la démarche d'une militante de l'association Tharwa N'Fadhma N'Soumer que nous avons rencontrée.

Entretien avec Iss

militante anarcho-féministe algérienne

Tu es militante féministe en Algérie, et actuellement le pays est traversé par un immense mouvement populaire, le Hirak, qui dure depuis plus de 2 ans, s'est interrompu un moment pendant la pandémie et reprend maintenant... Comment t'y insères-tu en tant que féministe ? On parle beaucoup du « carré féministe ».

Le pays a connu une révolution sociale qui s'est enclenchée un certain 22 février 2019, et c'est de loin son caractère spontané, indépendant, mais toutefois coordonné qui a propulsé les différentes revendications sociales. On y voit une Algérie qui peut-être plurielle, et comment cette pluralité peut constituer une force déterminée, pacifique, face à un pouvoir dévastateur. La maturité et la solidarité sociale ont créé une cassure au sein du système en place. Et cette faille c'est le mouvement populaire, c'est le Hirak.

En tant que militante et activiste féministe je porte mes propres revendications de citoyenne au sein de ce mouvement populaire. Mes revendications sont pour l'heure purement féministes car l'urgence à mon sens reste la femme, et aucune fraction de la terre ne peut être véritablement libre, sans que les femmes ne le soient à leur tour. De ce fait, je milite contre toutes les formes de dominations sexistes, dont la domination patriarcale qui reste



Photo de Iss Crédit Photo: Mohamed Amine Berrah

omniprésente dans notre société et qui prend racine au sein de toutes les sphères de la vie. Concernant le carré féministe, bien que je milite au sein d'une association féministe, je reste indépendante, et je rejoins la marche au milieu des hirakistes sans distinction ni inscription aucune : aujourd'hui je peux marcher à côté des socialistes, demain à côté des communistes, cela ne fait de moi ni une socialiste, ni une communiste, mais une citoyenne indépendante, à part entière, qui se bat aux côtés des diverses minorités.

Dans la rue, pendant les marches, comment a été compris l'affirmation spécifique des féministes dans la rue ? Certains « progressistes » disaient qu'il fallait être avant tout unis contre le système et que ce n'était pas le moment. Qu'en penses-tu ?

Oui certes, et c'est de loin ma plus grande déception aussi bien en tant que personne humaine qu'en tant que citoyenne. On ne cesse de nous répéter que « ce n'est pas le moment » et ce, depuis l'indépendance. Cela dit, ayant appris de l'histoire, nous ne laisserons pas les erreurs passées se répéter. Nos revendications s'inscrivent aussi bien dans l'urgence que dans la survie. Il n'y a pas de démocratie sans égalité sinon c'est une grosse farce. Alors à un moment faut arrêter : et que ceux qui viennent contrecarrer nos revendications s'informent sur le sens que véhicule la démocratie.

Le combat reste rude, car affirmant des opinions qui ne s'inscrivent dans aucun courant de pensée en Algérie, on se sent déjà très seule. Mais de là à voir des pseudos progressistes taire les revendications les plus élémentaires c'est extrêmement énervant.

Quelle est la situation actuelle des femmes en Algérie ?

Elle est difficile et violente. La récente et terrible agression de neuf enseignantes à Bordj Badji Mokhtar en porte le témoignage.

La violence à l'encontre des femmes est un problème universel qui touche des millions d'entre elles à travers le monde, quelle que soit leur culture, leur appartenance sociale ou leur niveau d'instruction.

Nous avons même des difficultés à faire reconnaître le

mot « féminicide ». Il doit être reconnu dans les médias. C'est aussi mon combat, en tant que journaliste et que féministe ...

La multiplication des enquêtes sur cette réalité, la pression des mouvements de femmes et des associations des droits humains pourraient conduire à des progrès importants de la législation si la mobilisation était plus forte, si nous étions mieux soutenues.

En Algérie, les données existantes sont rares et tout à fait parcellaires. Quelques statistiques existent néanmoins, et proviennent du monde associatif. Celles-ci ont fourni des informations montrant qu'ici, comme ailleurs, c'est au sein de l'espace familial que les femmes sont le plus exposées à diverses formes de violence. Le code de la famille condamne les femmes dans et hors la cellule familiale à être mineure à vie. Par exemple l'inégalité dans l'héritage, la femme n'ayant droit qu'à une petite part, fait que sa situation économique n'est « presque » jamais égale à celle d'un homme. Il ne lui reste que l'autonomisation, la conquête de l'indépendance économique, et il faut beaucoup de courage pour sortir de son foyer, faire de longues études et travailler par la suite. La plupart



finissent par se marier sous les différentes pressions d'ordre économique et social et deviennent des outils de reproduction. C'est le principe même du patriarcat. Une autre étude montre que l'Algérie a le plus grand taux de femmes ingénieures dans le monde alors qu'il n'y a que 18% de femmes sur le marché du travail.

On pourrait parler de 3 grands moments historiques de la lutte des femmes algériennes, celui des Moudjahidat, de la génération « vingt ans barakat », et la tienne, celle des réseaux sociaux, de l'hyper connectivité. Quel est votre lien avec ce passé somme toute récent ?

Pour ma part, je suis descendante directe de la génération qui a scandé dans le temps « abrogation du code de la famille » plutôt que de celle qui a scandé « amendement ». Il n'y a pas d'amendement possible dans ce qui est un code du mépris. Je regrette que ceci ait créé des fissures dans le mouvement féministe algérien. Après toutes ces années passées, et après les expériences vécues, certaines s'escriment encore et en vain à obtenir

sité dans laquelle nous nous trouvons d'y apporter une réponse. Cette crise structurelle compromet gravement les systèmes écologiques qui rendent la vie possible. Cela représente une grave menace pour les moyens de subsistance et les droits des peuples. Nous savons que lorsque les systèmes hydriques sont menacés, le droit fondamental à l'eau l'est également. Lorsque les monocultures augmentent, la biodiversité est perdue ou lorsque les changements climatiques sont exacerbés, la production alimentaire est menacée. Nous devons démanteler le système d'oppression et d'exploitation qui se reproduit aussi dans la nature. Ce qui est nouveau c'est que nous faisons le lien entre la domination patriarcale, sa violence, son mépris, et la domination incontrôlée, productiviste, en un mot capitaliste, sur la nature.



Tu fais partie d'une association, laquelle ?

Oui, comme je vous l'ai dit, je fais partie de l'association féministe Tharwa N'Fadhma N'Soumer (vous avez dit qui était cette femme).

Elle a été créée par deux infatigables militantes féministes, Ourida et Yasmina Chouaki en 1997 pour l'abrogation du Code de la famille et l'instauration de loi civile et égalitaires.

Depuis près de deux années nous avons amené une nouvelle forme d'organisation qui est innovante en Algérie. Beaucoup d'associations sont organisées sous un mode très hiérarchique et pyramidal.

des modifications à la marge. La situation des femmes ne s'est pas vraiment améliorée. Il y a donc continuité avec l'action de « vingt ans barakat » (vingt ans de code la famille ça suffit) entreprise par les associations SOS femmes en détresse et Tharwa N'Fadhma N'Soumer, dont je fais partie.

Nous, nous nous sommes organisées en bureau collégial, avec une présidence tournante, ce qui permet aussi aux nouvelles militantes de s'affirmer dans la lutte et d'acquérir certains mécanismes aussi bien sur le terrain qu'en ayant accès aux formations à l'instar des « anciennes ».

Y a-t-il de nouvelles problématiques féministes ? De nouvelles revendications ?

Oui, bien sûr. Il y a par exemple l'émergence d'une autre lutte féministe, celle de l'Éco-féminisme. Plus que jamais nous sommes confrontées à des crises systémiques dont l'origine et les racines sont profondes, et il y a la néces-

Y a-t-il de nombreuses associations féministes ? Existent-elles sur tout le territoire ? Quelles sont leurs différences ? Travaillent-elles ensemble ?

Oui, certainement, il existe de nombreuses associations féministes sur le territoire algérien, la différence la plus flagrante qui existe entre ces associations, comme je l'ai dit, est liée aux revendications concernant de Code la

famille ; certaines sont radicales et réclament son abrogation pure et simple, tandis que d'autres optent pour la réforme en revendiquant par exemple simplement l'abrogation d'articles de loi. Or c'est l'existence même de ce code qui légitime l'écrasante domination du patriarcat.

Notre association, travaille énormément en collaboration avec l'association féministe FARD Femmes algériennes revendiquant leurs droits, présente à Oran, ou encore l'association féministe Assirem yellis n'Djerdjer de Tizi-Ouzou qui partagent les mêmes valeurs et les mêmes revendications.

Tu te définis comme anarchiste. Je connais peu de personnes qui se définissent comme telles en Algérie. Ça veut dire quoi pour toi ? Ça ne doit pas être évident.

Le chemin est très long pour l'être véritablement, mais j'y travaille et je tends vers cette philosophie de vie car elle constitue pour moi la solution à tous nos maux. Depuis le temps nous voyons les dommages engendrés par l'organisation verticale de la société, et l'humain ne cesse de courir vers sa propre fin en restant sur des positions ravageuses.

Être anarchiste et féministe en Algérie « Anarcha-féministe » est une lutte quotidienne puisque cette fraction de la terre est le berceau de tout ce que l'anarchie réprovoque, cela signifie, se préparer à une certaine solitude : je parle de la solitude de l'esprit.

Comment t'es-tu informée de cette philosophie politique ? Il n'y a pas de courant politique anarchiste en Algérie.

La première fois que j'ai entendu parler d'anarchisme j'étais encore adolescente. Amoureuse invétérée de l'érudition, le savoir sous toutes ses formes, durant mes activités de recherche, j'ai rencontré cette philosophie qui m'a sur le champ entièrement conquis. À mesure que je lisais entre histoire et définitions en passant par des figures telles que Louise Michel, Élisée Reclus, Bakounine et bien d'autres encore, en me documentant sur ce qu'était cette notion jusqu'alors ignorée, j'ai cessé de me sentir seule.

En Algérie bien que j'aie déjà croisé sur mon chemin certaines personnes qui se définissent comme anarchistes,

je n'ai à ce jour rencontré aucun courant politique qui s'inscrit dans cette vision.

Quel lien fais-tu entre féminisme et lutte des classes ?

Le féminisme aspire à s'affranchir de l'assujettissement au système patriarcal qui constitue de loin la toute première hiérarchie et manifestation dans la société algérienne de la domination des hommes sur les femmes. Ainsi, le combat contre le patriarcat pour l'émancipation des femmes est indissociable de toutes les luttes contre l'exploitation de l'humain par l'humain, contre l'oppression économique, l'État et contre le système en place qui gangrène le pays depuis l'indépendance. La liberté, la justice sont un tout qui ne peut-être fragmenté.



Quel lien fais-tu entre anarchisme et féminisme ?

À mon sens anarchisme et féminisme sont intrinsèquement liés puisque les deux contestent toute forme d'assujettissement de hiérarchie et de domination entre une personne humaine sur une autre personne humaine. L'Anarchie prône un processus de prise de décision qui se veut égalitaire, participatif, et consensuel. Le féminisme lutte contre l'oppression et la domination des femmes par les hommes et pour l'affranchissement de celles-ci en instaurant l'égalité entre les sexes. Aussi, le féminisme insiste pour que le processus de prise de décision soit délibératif et consensuel. Pour ces raisons, l'anarchisme ne peut faire entorse au féminisme et vice-versa.

Journal Liberté Ouvrière

No 1 août 2021 - Montréal

À propos de ce journal	1
Pour l'anarcho-syndicalisme	2
<i>Ariane</i> <i>Suisse, 2021</i>	
L'anarcho-syndicalisme: les principes	4
<i>D.R.</i> <i>Québec, 1982</i>	
Vers l'anarcho-syndicalisme: quelques pistes	6
<i>Marcel Hubert</i> <i>Québec, 1982</i>	
Anarcho-syndicalism Today	10
<i>Jon Bekken</i> <i>USA, Summer 2017</i>	
Le pan-syndicalisme intersectionnel	14
<i>Institut de Recherche sur les Mouvements sociaux (IRESMO)</i> <i>France, 2017</i>	
Les anarchistes et la commune de Paris	16
<i>Jean-Philippe Crabé</i> <i>France, 2021</i>	
Syndicalisme révolutionnaire	20
<i>Luis Andres Edo</i> <i>Espagne, 1984</i>	
A few words about Workers Solidarity Alliance	24
<i>Sachio Ko-yin</i> <i>USA, 2021</i>	
Notes on the life of Eduardo Vivancos 1920-2020	26
<i>Reddebrek</i> <i>2021</i>	
L'anarchosyndicalisme aujourd'hui	28
<i>Confédération Nationale du Travail - section française de l'Association Internationale des Travailleurs</i> <i>2010</i>	
Organisation révolutionnaire et révolution sociale	32
<i>Vadim Damier, du KRAS-AIT Moscou avec la collaboration de la CNT-AIT Caen</i> <i>Moscou, 2009</i>	
Algérie: un féminisme de haute lutte	38
<i>George Rivière</i> <i>Algérie, Juin 2016</i>	
Entretien avec Iss	41
<i>militante anarcho-féministe algérienne</i>	

